

CHRISTA WOLF

VILLE DES ANGES
OU
THE OVERCOAT OF DR. FREUD

r o m a n

TRADUIT DE L'ALLEMAND
PAR ALAIN LANCE ET RENATE LANCE-OTTERBEIN

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Ce livre est édité par Anne Freyer-Mauthner

Titre original : *Stadt der Engel oder The Overcoat of Dr. Freud*

Éditeur original : Suhrkamp Verlag, Berlin, 2010

© original : Suhrkamp Verlag, Berlin, 2010

ISBN original : 978-3-518-42050-8

ISBN : 978-2-02-109053-6

© Éditions du Seuil, septembre 2012, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Tous les personnages de ce livre, à l'exception de personnalités historiques nommément désignées, sont inventés par la narratrice. Aucun d'entre eux ne saurait être confondu avec une personne vivante ou disparue. Pas plus que les épisodes décrits ne coïncident avec des événements réels.

Les souvenirs véridiques doivent donc, plutôt que de procéder à un compte rendu, désigner avec précision le lieu où le chercheur s'en est emparé.

Walter Benjamin, *Fouiller et se souvenir*

La consistance réelle de la vie vécue, aucun écrivain ne peut la restituer.

E. L. Doctorow

TOMBER DES NUES

ce fut l'expression qui me vint à l'esprit lorsque j'ai atterri à L.A. et que les passagers du jet ont applaudi pour remercier le pilote qui avait survolé l'océan avec son appareil, s'était rapproché du Nouveau Monde par la mer, avait longtemps tourné au-dessus des lumières de la gigantesque cité et venait de se poser en douceur. Je me souviens encore que je me suis promis de convoquer plus tard cette expression, le jour où j'écrirais sur l'atterrissage et le séjour au bord de ce rivage étranger qui s'étendait devant moi : c'est-à-dire maintenant. Je ne pouvais prévoir que s'écouleraient tant d'années de tentatives acharnées pour m'approcher à tâtons des phrases qui succéderaient à celle-ci. Je me suis promis de m'imprégner de tout, de chaque détail, pour plus tard. Comment mon passeport bleu attira l'attention de l'officier rouquin à l'allure sportive qui contrôlait très attentivement les papiers des voyageurs ; il le feuilleta longuement, examina chaque visa, relut plusieurs fois l'invitation du CENTER,

sous la protection duquel j'allais passer les mois à venir, avant finalement de diriger sur moi son regard bleu glacé : Germany ? – Yes. East Germany. – J'aurais été bien en peine, également pour des raisons linguistiques, de lui fournir de plus amples renseignements, mais le fonctionnaire téléphona pour prendre conseil. Cette scène me parut familière, je connaissais bien ce sentiment de tension, de même que le soulagement lorsque, comme la réponse à sa question avait dû être satisfaisante, il apposa enfin le tampon sur le visa et me rendit à travers le guichet mon passeport de sa main pleine de taches de rousseur : Are you sure this country does exist ? Je me souviens de ma brève réponse : Yes, I am, même si la réponse correcte eût été « no », et moi, pendant la longue attente de mes bagages, je ne pus m'empêcher de me demander si cela valait vraiment la peine de me rendre aux États-Unis avec ce passeport encore valide d'un pays qui n'existait plus, à seule fin de déconcerter un jeune fonctionnaire des douanes aux cheveux roux. C'était une des bravades dont j'étais encore capable alors et qui, comme je le constate maintenant, se raréfient avec l'âge. Voilà le mot déjà couché sur le papier, incidemment comme de juste, ce mot dont l'ombre m'avait alors simplement effleurée, il y a plus d'une décennie et demie, cette ombre devenue entre-temps si dense qu'il y a lieu de craindre qu'elle devienne impénétrable avant que je puisse satisfaire aux obligations de mon métier. Avant donc d'avoir décrit comment j'ai soulevé mon bagage du tapis roulant, l'ai déposé sur l'un des immenses chariots pour me diriger au milieu de la foule déconcertante vers EXIT. Et, à peine parvenue dans le hall de sortie, comment donc survint ce que je n'aurais pas dû laisser se produire, après toutes les instantes mises en garde des voyageurs chevronnés, qu'un gigantesque homme noir vînt m'aborder : Want a car, Madam ? Et moi, créature inexpérimentée, guidée par mes seuls réflexes, d'acquiescer d'un signe de la tête au lieu d'opposer un refus résolu, comme on me l'avait bien recommandé. L'homme s'était déjà emparé du chariot et avait filé avec, et je n'allais jamais le revoir, me disait mon système d'alarme. Je le suivis aussi vite que je le pus, et effectivement le voilà dehors, au bord de la rampe

d'accès, où les taxis s'approchaient, phares en veilleuse, pare-chocs contre pare-chocs. Il encaissa le dollar qui lui revenait et me confia à l'un de ses collègues, noir également, qui s'était promu héléur de taxi. Lequel remplit sa mission, arrêta le taxi suivant, aida à y déposer mes bagages, reçut également un dollar et me remit entre les mains du petit chauffeur maigre et vif, un Portoricain dont je ne comprenais pas l'anglais, mais qui fit preuve de bonne volonté pour écouter le mien et, après avoir examiné le papier à en-tête de ma future adresse, parut savoir où il devait me conduire. C'est seulement lorsque le taxi démarra, je m'en souviens, que je sentis la douceur de l'air nocturne, ce souffle méridional que je reconnaissais d'un tout autre rivage, où il m'avait pour la première fois enveloppée comme un voile chaud et dense, c'était sur l'aéroport de Varna. La mer Noire, son obscurité veloutée, le lourd parfum sucré de ses jardins.

Aujourd'hui encore, je peux me revoir dans ce taxi, avec les lumières filant à droite et à gauche de la voiture, se figeant parfois en inscriptions, des marques mondialement connues, des panneaux publicitaires aux couleurs criardes pour des supermarchés, des bars et des restaurants, éclipsant le ciel nocturne. Un mot comme « ordonné » eût été incongru ici, sur cette route de la côte et sans doute sur ce continent. Discrètement, vite aussitôt refoulée, surgissait cette question : qu'est-ce qui m'avait donc poussée à venir ici ? Mais suffisamment audible pour que je la reconnaisse lorsqu'elle s'annonça la fois suivante, déjà plus insistante. Néanmoins, comme si cela eût été une raison suffisante, les troncs squameux des palmiers défilaient. Odeur d'essence, de gaz d'échappement. Un long trajet.

Santa Monica, Madam ? – Yes. – Second Street, Madam ? – Right. – Ms. Victoria ? – Yes. – Here we are.

Pour la première fois la plaque en fer-blanc fixée à la clôture métallique, et éclairée : HOTEL MS. VICTORIA OLD WORLD CHARM. Aucun bruit. Aucune fenêtre allumée. C'était peu avant minuit. Le chauffeur m'aida à descendre les bagages. Un jardinet devant l'immeuble, un chemin dallé, la senteur de fleurs inconnues qui semblait avoir attendu la nuit pour se répandre, la faible lueur d'une

lampe se balançant légèrement au-dessus de la porte d'entrée, une sonnette derrière laquelle était inséré un papier à mon nom. Je lus Welcome. On m'indiquait que la porte était ouverte, que je devais entrer et que je trouverais sur la table du vestibule la clé de mon appartement, second floor, room number seventeen, the manager of MS. VICTORIA wishes you a wonderful night.

Est-ce que je rêvais ? Mais contrairement à ce qui arrive en rêve, je ne me suis pas perdue, j'ai trouvé la clé, j'ai emprunté le bon escalier, la clé entra dans la bonne serrure, l'interrupteur était là où il devait être, en un clin d'œil je vois tout devant moi : deux lampadaires éclairent une grande pièce, quelques fauteuils, et, contre la cloison d'en face, une longue table à manger entourée de chaises. Avec cet argent qui ne m'était pas familier et que j'avais heureusement changé avant de partir de Berlin, j'ai payé le chauffeur de taxi en le remerciant comme il se doit, et j'eus droit bien entendu à sa réplique : You are welcome, Madam.

J'inspectai mon appartement : outre cette grande salle de séjour avec cuisine attenante, deux chambres à coucher, deux salles de bains. Quel gaspillage. Une famille de quatre personnes pourrait y vivre à l'aise, pensai-je ce premier soir, par la suite je me suis habituée au luxe. Une certaine Alice avait déposé sur la table un mot de bienvenue, cela devait être la collaboratrice du CENTER qui avait signé les lettres d'invitation et sans doute était-ce elle aussi qui avait pris soin de mettre dans la cuisine du pain, du beurre et quelques boissons. Je goûtai à tout, j'y trouvai un goût étrange.

Je me rendis compte que dans le lieu d'où je venais c'était le matin et que je pouvais donc téléphoner à quelqu'un sans le tirer du sommeil. Après quelques vaines tentatives au cours desquelles plusieurs overseas operators m'étaient venus en aide, je parvins, dans le minuscule réduit attendant à la porte d'entrée, à composer les bons numéros sur le téléphone et j'entendis la voix familière derrière le mugissement de l'océan. Ce fut la première des cent conversations téléphoniques avec Berlin que j'allais avoir dans les neuf mois qui suivirent, je dis que j'avais atterri de l'autre côté du globe

terrestre. Je n'ai pas dit que je me demandais à quoi cela pouvait être utile. J'ai ajouté que j'étais très fatiguée, et c'était vrai, une fatigue inconnue. J'ai cherché mes affaires de nuit dans l'une des valises, me suis lavé le visage et les mains, me suis allongée dans le lit trop mou et trop large et j'ai mis du temps à m'endormir. Je me suis réveillée de bonne heure d'un rêve matinal en entendant une voix qui disait : Le temps fait ce qu'il peut. Il passe.

Ce furent les premières phrases que j'écrivis dans le grand cahier ligné que j'avais pris la précaution d'emporter, que je posai au bout de la longue table et qui s'est rempli très rapidement des notes sur lesquelles je peux maintenant m'appuyer. Depuis lors, le temps a passé, comme me l'avait laconiquement signalé mon rêve, c'était et c'est encore un des phénomènes les plus énigmatiques que je connaisse et que je comprends de moins en moins bien, à mesure que je vieillis. Que le rayon de la pensée puisse, dans la rétrospective comme dans la prospective, traverser les couches du temps, tient pour moi du miracle, et raconter participe de ce miracle, car sans le don bienfaisant de la narration nous n'aurions pas survécu et ne pourrions pas survivre.

Ce sont par exemple de semblables pensées qui me traversaient l'esprit tandis que je feuilletais le volume trouvé au matin sur la table de mon appartement, une « First day survival information » du CENTER à l'attention de tous les nouveaux arrivants. Les plus proches magasins d'alimentation, les cafés et les pharmacies y sont indiqués. Le chemin du CENTER est décrit, ses règles de fonctionnement y figurent également, ainsi bien sûr que le numéro auquel on peut le joindre de jour comme de nuit. On y recommande des restaurants et des bistrotts, mais aussi des librairies, des bibliothèques, des parcours touristiques, des musées, des parcs d'attraction et des guides. Et l'on n'oublie pas d'insister auprès du novice qui ne se doute de rien sur le comportement à observer en cas de tremblement de terre. J'en pris consciencieusement connaissance, examinai aussi la liste des noms des autres boursiers venant de différents pays et qui seraient mes confrères et consœurs dans le semestre à venir, deviendraient les membres d'une amicale

commune et qui se sont depuis lors à nouveau dispersés à tous les vents, chacun dans son pays respectif.

C'est seulement après mon séjour qu'un important séisme atteignit la ville, pour laquelle la faille de San Andreas, qui passe sous elle et déplace de grosses couches de terrain, représente une menace permanente. Si l'on m'avait montré une image du monde d'aujourd'hui, je n'y aurais pas cru, même si mes visions d'avenir étaient déjà assez sombres. Ce reste d'insouciance qui m'accompagnait encore alors m'a quittée. M'est restée une résolution difficile à satisfaire, demeurée inaccomplie d'ailleurs, ce qui explique sa permanence : suivre la trace des souffrances.

C'est de cela que j'ai souvent parlé, plus tard, avec Peter Gutman, mais en ce premier matin je ne le connaissais pas encore, ce serait l'un des derniers confrères dont j'allais faire la connaissance, c'est de cela que nous avons fini par rire. Du reste on riait beaucoup dans le salon du CENTER lorsque nous prenions ensemble le thé et les gâteaux que Jasmine, la plus jeune des deux secrétaires du bureau, préparait ponctuellement pour nous, à onze heures et à quatre heures, ainsi que les journaux de tous les pays dont nous provenions, américains bien sûr, mais aussi italiens, français, allemands, suisses, autrichiens, et même russes, bien qu'il n'y eût aucun Russe parmi nous, tous fixés sur des tiges en bois comme dans un café viennois, tous vieux d'un ou deux jours, ce qui nous permettait de prendre une bienfaisante distance vis-à-vis des nouvelles, guère réjouissantes pour la plupart, dont nous prenions connaissance et que nous lisions parfois aux autres avec des hochements de tête, comme si nous concourions pour savoir lequel d'entre nous venait du pays où se déroulaient les événements les plus attristants.

Je ne crois pas me tromper en disant que, dans notre petit cercle, j'étais celle qui suscitait la plus grande curiosité. Pas seulement parce que j'étais la plus âgée, il fallait bien que je m'y fasse, mais c'était l'endroit d'où je venais qui me conférait une dimension particulière. Chacun avait assez de tact pour ne pas l'évoquer directement devant moi, mais ils auraient bien aimé savoir ce que ressentait une femme venue tout droit d'un État disparu.

La lumière du matin pénétrait chaque jour dans ma chambre à travers la fenêtre grillagée, filtrée par une plante grimpante qui avait poussé le long du mur du MS. VICTORIA et atteint en partie ma fenêtre. Les rêves matinaux charriaient vers moi des mots que j'ai notés plus tard : « irrémédiable », puis-je lire, sans pouvoir retrouver le contexte. D'abord allongée, puis assise au bord du lit, j'exécutais les quelques mouvements que je m'étais imposés, parce que seule, dans ce lointain pays étranger, je ne devais pas tomber malade ou me retrouver immobilisée, puis j'allais dans la petite salle de bains, que j'avais choisi d'utiliser, passais sous la douche, dont la pomme, contrairement à ce que nous connaissons en Europe, est fixée au mur, ce qui impliquait une technique particulière pour mouiller toutes les parties du corps. Accompagnée par la musique et les informations de la station de radio de Los Angeles, aussi incompréhensibles pour moi l'une que les autres, je disposais, avec des gestes déjà rôdés, mon petit déjeuner, composé en partie d'éléments inhabituels, des muffins, oui, pourquoi pas après tout, un curieux mélange de flocons d'avoine et le jus d'orange dont le goût finit par me convenir, après quelques tâtonnements infructueux dans mes achats, mais pour le café je devrais encore expérimenter, il me faudrait trouver quelqu'un connaissant le goût des Germans pour me recommander, parmi les douzaines de boîtes en vente chez PAVILIONS, la marque qui s'approchait le plus de ce goût. (En RDA on avait frôlé l'insurrection lorsque le gouvernement, pour allonger le précieux et véritable café en grains, avait proposé une imbuvable mixture qu'il avait dû retirer au plus vite de la circulation quand les protestations venues des usines avaient menacé de tourner à la grève.) Bill, le précédent occupant de mon appartement, et qui était alors descendu chez un ami, m'avait laissé divers mélanges d'épices exotiques et une respectable rangée de bouteilles : huile d'olive, vinaigre balsamique, un bon whisky et des vins de Californie. Lors de sa dernière journée dans cette ville, il était allé manger avec moi chez l'Italien de Second Street et m'avait initiée avec gentillesse et ironie aux us et coutumes du vieux MS. VICTORIA et du nouveau CENTER. Ce qui est dingue, m'avait-il

dit, c'est que tu ne trouveras nulle part dans la bonne vieille Europe un endroit où travailler dans d'aussi bonnes conditions qu'ici, dans le Nouveau Monde. Ils collectionnent avec obsession tout ce qui concerne le Vieux Continent, comme si, dans l'hypothèse d'une disparition de l'Europe à la suite d'un conflit nucléaire ou d'une autre catastrophe, il fallait en avoir mis au moins une copie à disposition, ici. Bill travaillait sur l'histoire du catholicisme en Espagne et en France et m'énumérait les milliers de victimes provoquées par les différentes campagnes de christianisation dans ces pays. À chaque colonisation, dit-il, il s'agissait d'abord d'exterminer la foi, la religion des peuples qu'on soumettait, pour leur dérober leur identité. En outre, et cela pouvait paraître incroyable, les conquérants, poussés par un profond complexe d'infériorité, éprouvaient le besoin pressant d'affirmer la supériorité non seulement de leurs armes et de leurs marchandises, mais également de leur univers philosophique et religieux. Je sais bien, avais-je dit, et Bill, l'Anglais, avait posé sur moi un regard interrogateur : C'est l'expérience que vous êtes en train de faire, n'est-ce pas ? Il n'avait pas insisté pour obtenir une réponse. Parfois, lorsque je buvais un verre de vin provenant de sa réserve, je trinquais en pensée avec lui.

Souvent je me mettais en route le matin à travers le jardin en fleurs du MS. VICTORIA, garni de plantes exotiques, au centre duquel se dressait, sur un parterre rond, un petit bigaradier dont je voyais mûrir les fruits. Ici, les automobiles d'une largeur extraordinaire s'approchaient prudemment des croisements, s'arrêtant poliment, même lorsque aucun petit bonhomme vert ou signal WALK n'autorisait les piétons à passer, elles se balançaient sur leurs souples suspensions ; d'un geste nonchalant de la main, d'aimables conductrices bien habillées et soigneusement coiffées, d'élégants chauffeurs en costume sombre et portant cravate cédaient la priorité à la piétonne, sans me presser je traversais California Avenue. Remarquais-je encore, en novembre et décembre, le rouge vif des arbres en fleurs bordant la rue ? Cette année-là, le feuillage d'automne et la grisaille des journées de brouillard m'ont été épargnés, mais refusés aussi. Me manquaient-ils déjà ?

Je peux à tout moment faire resurgir devant mes yeux l'image du CENTER, c'était à l'époque un sobre immeuble de bureaux à plusieurs étages, remplacé entre-temps par un spectaculaire complexe postmoderne dominant la ville. Un large escalier extérieur mène à une rangée de colonnes à travers lesquelles je me voyais donc tous les jours me diriger vers de gigantesques portes vitrées qui me renvoyaient mon image. Optant toujours pour la même des six portes, je pénétrais dans l'imposant vestibule où était posté, à tout moment et toujours au même endroit, le même homme, portier ou gardien, qui saluait les visiteurs privilégiés en levant le bras droit avec un claquement de doigts en signe de connivence tout en promenant son regard vigilant sur le vaste espace des guichets de la First Federal Bank sur lequel débouchait le vestibule, à droite. Cette banque à laquelle j'avais déjà plusieurs fois confié le chèque que je recevais tous les quinze jours. Tout en me manifestant, oralement et par écrit, sa reconnaissance pour cette marque de confiance, elle me faisait part d'une certaine inquiétude quant à mon sérieux en matière de finance ; car il me manquait encore cette carte ATM qui me permettrait de retirer de l'argent liquide aux distributeurs automatiques, ce qui avait maintes fois contrarié les dames qui me prodiguaient leurs assurances, tandis que se renforçait en moi l'impression qu'elles, ou leurs invisibles supérieurs hiérarchiques derrière leur bureau, repoussaient intentionnellement la délivrance de cet important document parce qu'ils voulaient d'abord vérifier que le compte de cette cliente était très modestement certes, mais continûment alimenté, et ne risquait guère de se retrouver dans le rouge. Il m'arrive encore de réprimer un éclat de rire en songeant à quel point les motifs de méfiance à mon égard ont pu varier selon les différents systèmes dans lesquels j'ai vécu et je vis.

En tout cas je n'ai pas tourné à droite vers les guichets de la banque et suis allée directement vers les ascenseurs, remarquant non sans satisfaction que le portier – ou gardien ? – me saluait pour la première fois de ce geste qui était réservé, parmi les innombrables visiteurs, à ceux qu'il avait admis dans le cercle restreint

des gens de la maison. How are you today, Madam? – O great ! Il y a des degrés dans l'expression du bien-être.

Comme toujours, entre les quatre ascenseurs, j'ai choisi le deuxième à partir de la gauche, contemplant pleine d'admiration la jeune femme du staff qui se trouvait face à moi et qui, extrêmement mince dans son tailleur moulant, avec un petit cygne en papier doré, un cadeau, posé sur sa main tendue, s'envolait vers les hautes sphères, vers le dixième étage, où je ne m'égarais jamais. How are you today? – Fine, me suis-je entendue dire, signe que de nouveaux réflexes se formaient, car il y a très peu de temps, la veille encore, je me serais creusé la cervelle pour trouver une réponse rapide et adéquate, cela aurait pu être pretty bad – pourquoi donc, au juste? Il faudrait que j'y réfléchisse plus tard –, en tout cas j'avais maintenant compris ce qu'on attendait de moi : que je me conforme à un rituel qui soudain ne me semblait plus ni mensonger ni superficiel mais presque humain. Syndrome de l'ascenseur.

Comme toujours, je suis sortie au quatrième étage, où l'homme noir chargé de la sécurité savait déjà m'accueillir en prononçant mon nom et en me tendant une enveloppe qu'on avait déposée à mon intention ; d'un geste machinal j'ai saisi le bon trousseau de clés dans la petite armoire, Identity Card, avec ma photo, à accrocher au revers de ma veste, un autre signe important d'appartenance, et en fin de compte c'était bien ça qui comptait.

Parfois je montais à pied les deux derniers étages menant au sixième, et d'autres fois, quand les articulations étaient trop douloureuses, j'empruntais l'ascenseur. Mes pas trouvaient tout seuls le chemin entre les rayonnages où sont archivées les photos de toutes les œuvres d'art de tous les siècles et de tous les continents. Il ne m'arrivait plus d'introduire une mauvaise clé dans une mauvaise porte. J'ouvrais donc celle de mon bureau, déjà tellement blasée que je ne devais plus chaque matin aller aussitôt vers la grande fenêtre pour, avec un sentiment qui s'apparentait à du recueillement, regarder l'étendue de l'océan Pacifique, derrière Second Street, une enfilade de maisons et une rangée de palmiers. Le téléphone. C'était Berlin, cette ville s'était réduite à

une voix qu'il me fallait entendre chaque jour. La voix voulait me rappeler la mer Baltique. La mer Baltique, oui, bien sûr. Elle m'est chère, elle compte pour moi et continuera à compter. On sait bien que je ne peux supporter trop longtemps un paysage grandiose, les Alpes, par exemple. Mais ce sentiment qu'entre ici et le Japon il n'y a plus rien, rien que cette infinie étendue d'eau ! Est-ce que mes sentiments étaient exagérés ?

Je posais mon sac dans lequel j'emportais cette liasse de papiers qu'on m'avait remise deux ans auparavant, après la mort de mon amie Emma, et qui, c'est peu dire, me brûlait le cœur ; des lettres d'une certaine L., dont j'ignorais tout, sauf qu'elle avait vécu aux États-Unis et qu'elle avait dû être une amie très proche de mon amie Emma, qui était de la même génération qu'elle. C'était aussi à cause de ces lettres que j'étais venue ici, et je me berçais de l'illusion de parvenir à découvrir ici qui était au juste cette « L. ».

J'allais au bureau central, adressais un signe par les portes ouvertes à mes confrères enchaînés à leur ordinateur lorsqu'ils n'étaient pas en train de suivre quelque piste, dans la bibliothèque ou dans les archives de ce vaste bâtiment, ou de rencontrer en ville d'autres spécialistes. Parfois je les enviais pour le profil bien précis de leur travail, ils étaient en mesure d'énoncer précisément leur discipline, histoire de l'architecture, philosophie, théorie littéraire ou artistique, histoire du cinéma, voire littérature du Moyen Âge, et aucun n'avait de peine à indiquer le sujet du travail qu'il pensait pouvoir faire avancer ici. Alors que moi j'éprouvais de l'embarras lorsqu'on m'interrogeait sur mon projet. Aurais-je dû tout simplement avouer que je disposais d'une liasse de vieilles lettres écrites par une femme morte et que je ressentais tout simplement de la curiosité pour celle qui les avait écrites et qui, il y a bien des années, avait dû vivre dans cette ville, quand elle écrivait ces lettres à mon amie Emma, également décédée ? Et que, pour cette raison aussi, cette invitation à résider ici m'arrangeait bien ; et que je réclamais donc à présent le bénéfice du privilège dû à quiconque écrit de la littérature, autrement dit qu'on ne lui demande pas d'informations trop précises sur son projet d'écriture. Mais il

me paraissait très vraisemblable que mon projet fût voué à l'échec, et aujourd'hui encore je trouve incroyable la succession de hasards qui ont fini, pour ce qui concerne ce projet en tout cas, par me mener à un heureux résultat. Si tant est que je veuille, pour une fois, user de ces mots incongrus.

Là où j'éprouvais moins de gêne à recourir à mes manœuvres d'évitement – que j'étais peut-être la seule à ressentir comme telles –, c'était vis-à-vis des deux secrétaires du département, Kätchen et Jasmine : l'une, d'âge moyen, n'attirant guère le regard, mais compétente et expérimentée, absolument fiable, discrète et au fait de toutes les démarches au vu desquelles la débutante que j'étais avait souvent besoin d'aide et, ce que nous apprécions tous beaucoup, pleine de sollicitude pour les soucis et ennuis que pouvait connaître l'un ou l'autre des membres de notre community. L'autre, Jasmine, blonde et jeune, svelte et élancée, un plaisir pour le regard des hommes, était là pour notre bien-être matériel, pour le courrier et toutes les affaires se passant en dehors de la maison, comme l'organisation de rendez-vous en ville, parmi lesquels les invitations lancées, par tel ou tel boursier, dans tel ou tel restaurant de la ville, car les collaboratrices du département veillaient à ce que les nouveaux arrivants se sentent vite chez eux dans ce lieu étranger.

J'ai pris le courrier dans mon casier, Jasmine m'a tendu quelques journaux, et Kätchen m'a dit n'avoir encore pas reçu de réponse à ma demande adressée aux bibliothèques de l'université et de la ville. Mais il était de toute façon fort peu probable qu'on découvre, là ou en quelque autre endroit, un relevé exhaustif des émigrés allemands ayant trouvé refuge ici dans les années trente et quarante. Bien que, me dit Lutz, mon compatriote nettement plus jeune que moi, un historien d'art qui s'affairait à la photocopieuse, bien que ce qui passe pour quasi impossible soit possible ici, où donc, si ce n'est ici ? Et de donner aussitôt un exemple : comment il avait tout simplement découvert dans les archives d'ici la photo du tableau d'un peintre depuis longtemps oublié et redécouvert récemment, choisi par lui comme sujet de recherche. Alors que toutes les archives d'Europe l'avaient signalé comme disparu sans laisser

de trace. Certes, fis-je, un peu embarrassée, mais j'ignore même le nom de cette personne que je recherche. Je connais juste une initiale, celle de son prénom sans doute : L. Ah oui, dit Lutz, alors c'est un cas particulièrement difficile. Et je serais bien en peine de vous conseiller, poursuivit-il, tandis que nous nous dirigeons vers le salon car l'heure du thé était venue et les autres allaient nous y rejoindre.

Dans le salon, où une immense baie vitrée laissait pénétrer sans la filtrer la lumière californienne, orientant le regard vers le Pacifique et le parcours du soleil selon un grand arc de la gauche vers la droite, un spectacle qui, chaque fois, me coupait le souffle et qui depuis, plus souvent que toute autre image de cette année-là, resurgit à mes yeux – c'était là qu'ils s'asseyaient, chacun derrière le journal de son pays d'origine. De bienfaitantes habitudes se mettaient en place. Je saluais d'un Hi ! et un Hi ! me répondait de derrière les journaux. Chacun semblait déjà avoir sa place habituelle, la mienne se trouvait, hasard ou pas, entre les deux Italiens, Francesco, qui travaillait sur l'architecture, et Valentina, venue pour un bref séjour afin de terminer son étude d'une figure antique exposée dans le célèbre musée du CENTER. Elle avait disposé à portée de ma main ma tasse, la Thermos remplie de thé ainsi que le journal allemand auquel le centre était abonné. Je la remerciai d'un regard. Avec ses boucles châtaines et sa veste en patchwork de toutes les couleurs, je la trouvai une fois de plus particulièrement belle. Comme à chacune de nos rencontres, elle m'adressa un sourire ravi. Je me suis donc servi du thé, ai déplié mon journal et lu ce qu'on avait jugé intéressant de relater en Allemagne trois ou quatre jours auparavant. Je lus ainsi qu'un confrère, qui avait dû quitter notre pays quelques années avant son effondrement, une personne qui avait partagé peu ou prou mes idées, se livrait à présent à une critique radicale de tous ceux qui étaient restés en RDA, au lieu de quitter comme lui ce pays, avec le même sentiment de répulsion. Je lus qu'il reprochait à la « Révolution » de l'automne 89 de s'être déroulée sans effusion de sang. Il aurait fallu faire tomber des têtes, ajoutait-il, nous avons été trop pusillanimes, trop lâches. Voilà ce

qu'écrivait quelqu'un qui, en tout cas, n'avait pas risqué la sienne, pensai-je, constatant que j'entamais en mon for intérieur une discussion avec ce confrère.

Je me suis souvenue – et je me souviens encore aujourd'hui – de ton soulagement lorsque, le matin du 4 novembre 1989, aux abords d'Alexanderplatz, tu as croisé les personnes chargées du service d'ordre, de fort bonne humeur, arborant leur écharpe orange sur laquelle on pouvait lire : PAS DE VIOLENCE ! La nuit précédente, au cours d'une réunion à laquelle tu avais participé, la rumeur avait couru qu'on acheminait vers la capitale des trains bondés de gens de la Stasi déguisés en ouvriers, afin de provoquer ceux qui manifestaient pacifiquement, et de fournir un prétexte à l'intervention des forces armées. Une espèce de panique te saisit, tu as téléphoné à ta fille pour qu'elle n'emmène pas ses enfants sur Alexanderplatz, mais ils avaient préparé depuis longtemps leurs banderoles : UNE ÉCOLE PLUS INTÉRESSANTE ! GORBI¹, AIDE-NOUS ! Et il n'était plus question de les retenir. Tu as encore relu chaque mot de ton discours. Vous n'en parliez pas, mais vous pensiez au massacre de la place Tienanmen à Pékin. L'idée que vous puissiez être trop naïfs, tomber trop facilement dans un piège, t'oppressait. Mais au fur et à mesure que les manifestants toujours plus nombreux sortaient des bouches du métro, déployant leurs banderoles et brandissant leurs pancartes pour former des cortèges sans attendre les consignes, tu étais de plus en plus certaine qu'il ne se passerait rien. Tu ne pouvais pas savoir, aucun de vous ne savait que, tout en haut des bâtiments publics de l'avenue Unter den Linden, des compagnies entières de l'Armée populaire avaient pris position, en armes. Au cas où cela deviendrait sérieux. Si les manifestants s'avisait de quitter le parcours convenu pour se diriger vers la porte de Brandebourg, la frontière avec l'Ouest. Et ce que tu as appris plus tard seulement : que l'un des fils d'une consœur était posté en uniforme en haut d'un de ces immeubles tandis que l'autre défilait en bas dans le cortège des manifestants.

1. Diminutif affectueux de Gorbatchev (NdT).

Incident : nouvelles d'un jour
Alinéa, 1989, et Stock, 1996

Trame d'enfance
récit
Alinéa, 1987, et Stock, 2009

Aucun lieu, nulle part
et neuf autres récits (1965-1989)
Stock, 2009

Trois histoires invraisemblables
Alinéa, 1987, et Stock, 1996

Changement d'optique
récits et textes (1960 à 1970)
Alinéa, 1986, et Stock, 1996

Cassandre : les prémisses et le récit
Alinéa, 1985, et Stock, 1994, 2003

Christa T.
roman
Seuil, 1972

Le Seuil s'engage pour la protection de l'environnement

Ce livre a été imprimé chez un imprimeur labellisé Imprim'Vert, marque créée en partenariat avec l'Agence de l'Eau, l'ADEME (Agence de l'Environnement et de la Maîtrise de l'Énergie) et l'UNIC (Union Nationale de l'Imprimerie et de la Communication).

La marque Imprim'Vert apporte trois garanties essentielles :

- la suppression totale de l'utilisation de produits toxiques ;
- la sécurisation des stockages de produits et de déchets dangereux ;
- la collecte et le traitement des produits dangereux.



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2012. N° 104101 (00000)
IMPRIMÉ EN FRANCE